

Petite Gazette de l'IDÉAL-BIBLIOTHÈQUE

Lucie RAUZIER-FONTAYNE

« LA MISSION DE JEANNOU »

N° 21 - OCTOBRE 2024



34 PAGES

R. Drouot



JEANNOU, orphelin et seul au monde, a été placé dans un « mas » cévenol, à Combasse, comme petit domestique. Le jeune garçon, original et fin, n'est pas malheureux chez ses patrons, mais il se sent plus heureux encore lorsqu'il trouve auprès de Samuel, le fils Rouméas, revenu du service militaire, la chaude affection qui lui a toujours manqué. Samuel devient pour lui un grand ami, presque un frère aîné. Aussi, quel désespoir lorsque le jeune homme quitte brusquement le mas pour aller à Lyon, où on lui a promis une « belle situation ». Cependant, on apprend à Combasse que Samuel n'a pas trouvé en ville l'aide qu'il espérait, qu'il erre, malheureux et désespéré, à la recherche de travail, mais qu'il ne veut pas revenir au village, trop fier pour avouer son erreur. Rouméas avait bien juré qu'il ne recevrait plus son fils, mais au fond, il désire ardemment son retour. Jeannou propose de se rendre à Lyon, d'y voir Samuel et de le convaincre de revenir au village. Mission difficile qui réserve au jeune garçon toutes sortes de surprises, de déboires et d'aventures où son courage sera mis sévèrement à l'épreuve....

Voici le numéro 144 de la collection Idéal-Bibliothèque dont le dépôt légal date du quatrième trimestre 1957 et le Copyright de 1958, année de sa mise en vente. « *La Mission de Jeannou* » écrit par Lucie Rauzier-Fontayne dont plusieurs écrits seront publiés dans cette même collection ¹.

Ce récit m'a beaucoup fait penser à un certain Paul-Jacques Bonzon. En effet, le jeune Jeannou connaît un sort presque analogue à celui de Tidou dans « *Les Compagnons de la Croix-Rousse* ». Un enfant perdu, Jeannou, dans la grande ville de Lyon et qui vient d'un petit village perdu dans les Cévennes : Combasse. Tidou, lui, venait de quitter sa Provence natale et son cher village de Reillanette. Rassurez-vous, la mission confiée au jeune garçon n'a rien de militaire mais ne sera pas pour autant aisée à remplir. Ce charmant récit nous décrit la France telle qu'elle était dans les années cinquante, juste après-guerre. Avec beaucoup de talent, Lucie Rauzier-Fontayne nous raconte les péripéties du voyage qui conduira Jeannou à Lyon pour y retrouver son grand ami Samuel. Désargenté, le jeune garçon commencera par faire de l'auto stop au bord de la fameuse Nationale 7 pour « remonter » la vallée du Rhône : L'Autoroute A6 dite « du Soleil » n'existait pas encore ! Malgré le froid, dans un premier temps, il sera passager d'un scooter, d'une 2 CV Citroën, d'un poids lourd... Rien ne lui sera épargné. L'auteure s'inscrit dans la lignée de Charles Dickens, d'Hector Malot qui nous ont déjà conté les malheurs des enfants délaissés, des orphelins, ce qui est le cas de Jeannou qui a été confié à l'Assistance Publique, puis placé dans une famille dite d'accueil... Point de paysages exotiques dans ce roman mais une *Happy-End* à laquelle étaient habitués les lecteurs de Lucie Rauzier-Fontayne.

Une écrivaine aujourd'hui injustement méconnue malgré le nombre important de livres qu'elle a rédigés et publiés chez divers éditeurs (je m'en suis tenu aux titres parus chez Hachette). Page suivante, j'ai tenté de reconstituer un semblant de biographie grâce aux éléments glanés sur des sites de généalogie : une recherche passionnante mais très chronophage !

(1) : Sont déjà parus dans l'Idéal-Bibliothèque : **La Troupe Jéromisi** (N° 41 - 1953), **Le Rêve de Caroline** (N° 82 - 1955) , **L'Invitée de Camargue** (N° 118 - 1956), **La Maison du Chèvrefeuille** (N° 136 - 1957)

L'histoire débute dans le petit village de Combasse dans les Cévennes. Sur la première vignette, on voit un couple de vieux paysans, les Rouméas ¹. Derrière la fenêtre de leur ferme, ils observent le jeune garçon qui s'approche de la maison. C'est bien sûr Jeannou qui vient de débarquer de l'autobus et qui, valise en main, rejoint sa famille d'accueil. Le pauvre garçon, à peine âgé d'une douzaine d'années, paraît bien seul. Le couple Rouméas ne s'est même pas déplacé pour l'attendre. D'ailleurs, Madame en fait justement le reproche à son mari, un homme taciturne qui semble ne jamais lâcher sa pipe. Jeannou est orphelin et vient d'être placé par l'Assistance Publique comme valet de ferme. On peut s'étonner que cet enfant débarque seul chez des inconnus, sans même être accompagné d'un responsable. Les Rouméas vont d'ailleurs faire sa connaissance car, eux non plus, ne l'avaient jamais vu auparavant. Mais, dans les années cinquante, on n'était pas si regardant qu'aujourd'hui et les formalités étaient certainement des plus réduites. Le couple de fermiers compte en faire un petit valet de ferme. Remarquons qu'il n'est nulle part question de son éducation, l'école ne semblant pas être faite pour lui... Curieux système social qui lâchait dans la nature des enfants si jeunes et sans protection... Les orphelins n'étaient guère choyés par l'état qui cherchait à s'en débarrasser au plus vite. On se doute que certains n'avaient pas la chance de tomber dans des foyers très accueillants... Les Rouméas, malgré la dureté qu'ils affichent, paraissent tout de même émus face à Jeannou. Le petit blondinet a même pensé offrir un bouquet de fleurs qu'il avait cueilli à Madame. Cette dernière est très touchée de ce geste. Le garçonnet leur a fait bonne impression dès son arrivée dans la cour de la ferme, malgré ses vêtements neufs visiblement trop grands pour lui.

(1) : Le patronyme **ROUMÉAS** est originaire du département de l'Ardèche, non loin des Cévennes. On trouve également quelques individus qui portent ce nom dans le Rhône et dans l'Isère. (Source Généanet)



CHAPITRE PREMIER

UN DRÔLE DE GARÇON

« EST lui ? » demanda Mme Rouméas en entendant le chien Folas aboyer dans la cour.

Le fermier s'approcha de la fenêtre dont la profonde embrasure s'ouvrait dans un mur aussi épais que celui d'une forteresse, mais il aperçut seulement le vaste paysage cévenol que dominait son vieux « mas » : la montagne étagée en traversiers, les vastes châtaigneraies et le raide sentier qui dévalait jusqu'au village qui s'étirait au fond de la vallée.

« Non, dit-il, on ne voit personne.

— Tu aurais dû aller l'attendre à l'arrivée du car.

— Allons donc ! Si un gamin de douze ans n'est pas assez dégourdi pour trouver son chemin, je me demande quels services il sera capable de nous rendre !

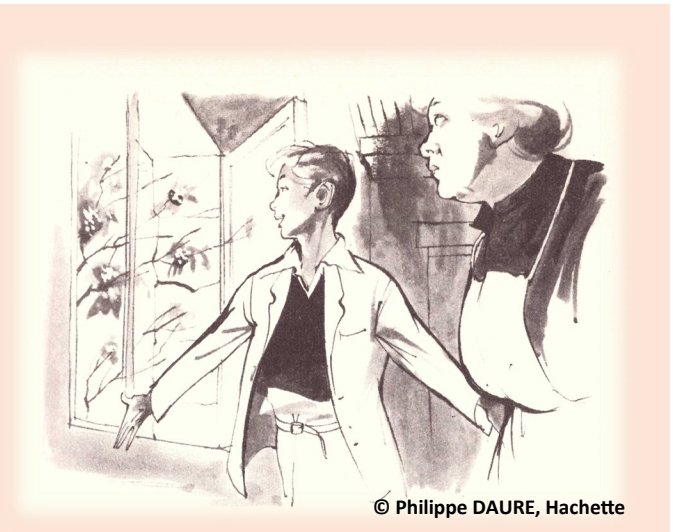
— Même s'il est débrouillard, j'aurais trouvé convenable que tu ailles au-devant de lui.

5

J'avoue que c'est par pur hasard que je suis tombé sur ce titre. Le hasard d'une boîte à livres ! En effet, même si je possède l'intégralité des titres parus dans cette belle collection qu'est l'Idéal-Bibliothèque, je n'ai pu m'empêcher d'emprunter ce livre... et de le lire ! Certes, on peut trouver l'intrigue cousue de fil blanc, l'alternance des bons et des méchants quelque peu caricaturale car, dans la vie, tout n'est jamais blanc ou noir mais plutôt empreint de nombreuses nuances de gris plus ou moins foncé ! Ce pauvre gamin lâché seul dans la grande ville ne peut que susciter notre sympathie. Lucie Rauzier-Fontayne joue beaucoup sur les sentiments. Il est vrai qu'elle est une mère de famille nombreuse et qu'elle connaît bien les enfants. Elle sait les intéresser, leur faire peur si nécessaire pour mieux les reconforter ensuite. C'est un fait aussi que ses *happy ends* à répétition peuvent lasser. Mais, dans la littérature pour la jeunesse, il faut se conformer à certains codes immuables. La lecture doit être avant tout divertissante et, un tant soit peu moralisante. Difficile exercice d'équilibriste réservé aux auteurs les plus chevronnés. On peut remarquer également que Lucie Rauzier-Fontayne n'a pas créé, comme nombre de ses consœurs, de série si on excepte les deux titres de la collection portant le label « *Brigitte* ». C'est peut-être pour cette raison qu'elle n'a pas laissé une empreinte plus profonde dans ce domaine de la littérature, à l'image de sa consœur, une certaine Suzanne Perrault, auteure de la série des « *Jeunes Filles en Blanc* » publiée dans la Bibliothèque Verte.

L'attitude du garçonnet a en effet de quoi surprendre le couple. Jeannou se montre extrêmement poli, d'une douceur incroyable. Bien que la vie ne l'ai guère favorisé jusqu'à là, l'enfant fait face avec bonne humeur, faisant preuve à la fois de courage et d'un caractère hors du commun. Les Rouméas sont sous le charme, surtout Anna l'épouse du vieux fermier. Cette dernière s'empresse de conduire Jeannou dans sa petite chambre, en fait une mansarde, située au-dessus de l'étable dont on subodore les effluves à travers le plancher mal joint. Une chambrette sommairement meublée dont Mme Rouméas a presque honte et dont elle songe déjà à améliorer le confort. Cependant, le jeune garçon se montre ravi. Il s'extasie devant le cerisier en fleurs, un arbre méconnu pour lui. Jeannou explique à Mme Rouméas qu'il avait été précédemment placé chez une certaine Madame Dupuis qui habitait en pleine ville, le privant de tout lien avec la nature qu'il semble adorer. Pendant que l'enfant s'installe, les Rouméas font part de leur étonnement, ils ne s'attendaient pas à accueillir un tel enfant, fils il est vrai d'un poète. Le vieux a beau bougonner qu'un artiste est inutile pour garder les vaches, il est également surpris par l'attitude bienveillante du garçonnet qui a des manières auxquelles il n'était pas habitué.

Aviez-vous remarqué que le visage de Jeannou qui apparaît sur l'illustration de couverture nous montre plutôt un adolescent qu'un garçonnet de douze ans ? Sur la vignette ci-contre, on voit le même personnage en compagnie d'Anne Rouméas. Le Changement physique est perceptible alors que les deux prises de vue, si on peut dire, datent de la même année. L'illustrateur a manifestement vieilli Jeannou plus que de raison, le faisant passer de l'enfance à l'adolescence. Bien que cette virée à Lyon soit une étape initiatique pour lui, il est surprenant de voir comment elle a pu changer le jeune garçon en un temps aussi court...



Un Prénom : JEANNOU

Personnalité du prénom Jeannou : (d'après le site : www.prenoms.com)

Intelligents, l'esprit toujours en éveil, très actifs, volontaires, ils épuisent leur entourage qui s'essouffle à vouloir les suivre. Obstinés, ils sont aussi sensibles, toujours en quête de tendresse et d'affection. Calmes, peu tolérants, car eux seuls détiennent la vérité, leur morale est exemplaire. Travailleurs, leur vie familiale est souvent perturbée par leur intense activité professionnelle. En amour, c'est de la passion et c'est pour la vie.

Le film de Léon Poirier « **Jeannou** », sorti le 10 novembre 1943, a-t-il inspiré Lucie Rauzier-Fontayne ? Dans ce long métrage sorti pendant la guerre, Jeannou est le prénom de l'héroïne. Voici le synopsis du film :

Jeannou, une jeune fille, vit dans le Périgord, province attachée à son passé et à ses traditions. Tout conspire à la maintenir dans le cadre rigide d'une vie toute tracée. Écoutant cependant l'appel de l'amour, Jeannou doit choisir son destin. Après un an passé à Paris, Jeannou, éprouve la nostalgie de son domaine et revient pour toujours dans la maison des ancêtres.

Jeannou est un prénom dérivé de Jean. Du reste, le héros de ce livre s'appelle **Jean Didier**. Mais il peut apparemment s'appliquer aussi au sexe féminin.



Le premier travail que les Rouméas attendent de Jeannou, c'est de garder le troupeau de vaches et de chèvres de la ferme. Ce que le jeune garçon va s'efforcer de faire avec l'aide de Folas, le chien. Pour la première fois, le paysan le conduira sur place avant de s'éclipser. Jeannou n'est encore pas trop rassuré et il est un peu effrayé par la taille des deux grosses vaches. Ce faisant, il va faire la connaissance d'une charmante bergère qui garde les bêtes de sa grand-mère. Elle se prénomme Louissette et s'avère être la voisine la plus proche des Rouméas. C'est une sympathique jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, qui ne semble pas indifférente à Samuel, le fils des Rouméas. Ce dernier doit prochainement rentrer de son service militaire. On se doute que Louissette attend ce moment avec impatience, tout comme les parents du jeune homme. Enfin, Samuel finit par arriver au mas familial et Jeannou peut faire sa connaissance. Louissette n'avait pas menti, le jeune homme se montre très sympathique et promet au garçonnet de faire *une paire de bons copains*. Jeannou est très touché de cette marque d'affection. Samuel sera son grand ami ! Désormais, ils ne vont plus se quitter... Puis arrivent les estivants, pour la plupart des citadins venus se ressourcer à la campagne. Notamment une famille lyonnaise, les Dupeyron : un couple de vacanciers avec leurs deux enfants : la ravissante Régine et son jeune frère boutonneux. Ces derniers vont s'approvisionner en produits frais auprès des Rouméas, à commencer par le lait frais, mais aussi des *pêlardons*, ces exquis petits fromages de chèvre. Samuel semble très intéressé par la fille Dupeyron au point d'en délaissier la malheureuse Louissette. Sur ce, arrive la Fête votive du village, autrement dit la Fête patronale. Suivant la tradition, les jeunes d'une certaine classe d'âge passent dans les habitations pour distribuer des fougasses que les villageois se sentent obligés d'acheter. C'est le cas d'Anna Rouméas, toujours très près de ses sous... Le village de Combasse est en fête. Les forains ont monté leurs baraques et leurs manèges. Un grand bal doit débiter à partir de quatre heures après une partie de loto monstre qui a lieu au café. Samuel gâte son petit copain en lui offrant des friandises, un cornet de glace, et plusieurs tours de manège. Le moment de danser venu, Samuel invite la charmante Louissette à être sa cavalière et le jeune couple se met à valser sur les *flonflons* de l'orchestre.



© Philippe DAURE, Hachette

Jeannou fait la connaissance de Louissette



© Philippe DAURE, Hachette

De retour au pays, Samuel salue Louissette



© Philippe DAURE, Hachette

Accordéon, clarinette et guitare...
Bérets blancs et foulards rouges sont de rigueur !

Mais la famille Dupeyron va apparaître à son tour sur les lieux de la fête. Le père va alors tenter de convaincre Samuel de quitter Combasse pour Lyon où de nombreuses opportunités de travail lui seraient offertes. Il lui donne même sa carte de visite au cas où le jeune homme se déciderait. En attendant, Samuel va faire danser la ravissante Régine en oubliant complètement sa première cavalière, Louissette. Cette dernière quittera le bal en larme et Jeannou est bien ennuyé de cette situation, reprochant en son for intérieur à Samuel d'avoir fait preuve de bêtise. La situation va se dégrader de plus en plus. Le jeune homme se montre distant avec son *petit copain* qu'il considérait, il y a encore peu, comme son petit frère... Jeannou se désole de cette attitude, tout autant que la pauvre Louissette. Enfin, un matin, c'est le drame : Samuel a quitté la ferme familiale. N'ayant pas eu le courage de parler à ses parents, il leur a laissé une lettre d'adieu.



© Philippe DAURE, Hachette

Cette missive, c'est Jeannou qui la lira aux Rouméas. Je soupçonne que ces derniers n'en étaient peut-être pas capables... Discrète allusion à l'illettrisme de certaines populations françaises, notamment rurales et cévenoles... Le couple de vieux paysans est effondré. Le père Rouméas est en grande colère tandis que son épouse ne cache pas ses larmes de tristesse. Jeannou comprend lui aussi qu'il vient de perdre son grand ami.

Cette lettre m'a fait penser à la célèbre chanson de Michel Sardou « *Je vole* »... C'est pourquoi je me suis permis, page suivante, d'en reproduire les paroles qui rappelleront, je pense, de nombreux souvenirs aux plus âgés d'entre nous. Lucie Rauzier-Fontayne se contentera du texte écrit par Samuel à l'intention de ses parents. Une belle lettre qui nous prouve que le jeune homme possède une certaine culture et des notions d'orthographe. Sans doute a-t-il reçu une autre éducation que celle réservée à Jeannou...

N'empêche que cette fuite est considérée comme une trahison envers ceux qui l'aiment. Remarquez que si Samuel adresse un gentil mot à Jeannou, il n'en est pas de même pour la pauvre Louissette qu'il semble ignorer au plus haut point et qu'il faut sans doute, faute de mieux, inclure dans la rubrique des « *amis* » !...

*Chers parents,
Quand vous lirez cette lettre, je serai parti. Pardonnez-moi de m'en aller sans vous avoir rien dit, mais je n'avais pas le courage de vous parler de mes projets, de discuter avec vous, de me disputer, peut-être.*

Je pars, parce que je ne peux plus vivre à Combasse : j'y languis trop, je finis par tomber malade.

L'été dernier, M. Dupeyron m'a conseillé d'aller travailler à Lyon. Ce monsieur a le bras long et m'a assuré qu'il ne serait pas en peine de me procurer rapidement une belle situation. Depuis, j'étais terriblement attiré par la grande ville et la perspective d'exercer mon métier sur un plan supérieur. Pensez donc ! Je ne serais plus un artisan mais un artiste. Au début, je travaillerai peut-être avec un grand fabricant de meubles, mais ensuite, je pourrais m'établir à mon compte, comme ensemblier ou décorateur. Enfin, M. Dupeyron m'a promis un brillant avenir, que je n'aurais jamais eu dans notre pauvre village.

De crainte de vous déplaire, j'ai essayé de lutter contre cette grande envie qui m'a prise d'aller là-bas ; mais je ne peux pas m'en défaire et je n'ai plus la force de résister : il faut que je parte.

J'espère que, la première surprise passée, vous ne serez pas trop fâchés contre moi. Dès mon arrivée à Lyon, je vous enverrai mon adresse et j'attendrai alors une lettre de vous, me disant que vous me comprenez et ne m'en voulez pas. D'ici quelques années, allez ! vous serez fiers de votre fils qui ne vous oubliera jamais et viendra vous voir au pays, aussi souvent que possible.

Donnez le bonjour à tous les amis de Combasse, en particulier à Jeannou, mon petit copain, avec qui je n'ai guère été gentil, ces derniers temps, accablé que j'étais par ma languitude.

Je vous embrasse bien.

SAMUEL.

JE VOLE

Mes chers parents, je pars.
 Je vous aime, mais je pars.
 Vous n'aurez plus d'enfant, ce soir.
 Je n'm'enfuis pas. Je vole.
 Comprenez bien, je vole.
 Sans fumée, sans alcool,
 Je vole. Je vole.
 C'est jeudi. Il est cinq heures cinq.
 J'ai bouclé une petite valise
 Et je traverse doucement
 L'appartement endormi.
 J'ouvre la porte d'entrée
 En retenant mon souffle
 Et je marche sur la pointe des pieds,
 Comme les soirs où je rentrais après minuit,
 Pour ne pas qu'ils se réveillent.
 Hier soir à table
 J'ai bien cru que ma mère se doutait de quelque chose
 Elle m'a demandé si j'étais malade
 Pourquoi j'étais aussi pâle
 J'ai dit que j'étais très bien tout à fait clair
 Je pense qu'elle a fait semblant de me croire
 Et mon père a souri.
 En passant à côté de sa voiture
 J'ai ressenti comme un drôle de coup
 Je pensais que ce serait plus dur
 Et plus grisant un peu comme une aventure
 En moins déchirant
 Oh, surtout ne pas se retourner,
 S'éloigner un peu plus.
 Il y a la gare
 Et après la gare,
 Il y a l'Atlantique
 Et après l'Atlantique...
 C'est bizarre, cette espèce de cage
 Qui me bloque la poitrine.
 Ça m'empêche presque de respirer.
 Je m'demande si, tout à l'heure,
 Mes parents se douteront
 Que je suis en train de pleurer.
 Oh, surtout ne pas se retourner,
 Ni des yeux, ni de la tête,
 Ne pas regarder derrière,
 Seulement voir ce que je me suis promis,
 Et pourquoi, et où, et comment.
 Il est sept heures moins cinq.
 Je me suis rendormi
 Dans ce train qui s'éloigne un peu plus.
 Oh, surtout ne plus se retourner,
 Jamais.
 Mes chers parents, je pars.
 Je vous aime, mais je pars.
 Vous n'aurez plus d'enfant, ce soir.
 Je n'm'enfuis pas. Je vole.
 Comprenez bien, je vole.
 Sans fumée, sans alcool,
 Je vole. Je vole.

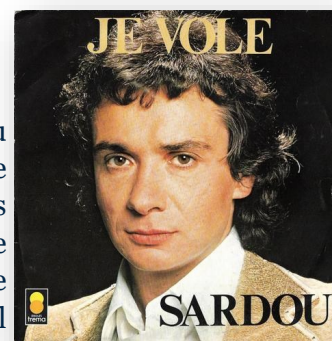


Samuel Rouméas aurait pu chanter cette chanson à ses parents en guise d'adieu, si elle avait été déjà composée bien entendu. En fait, il faut nuancer le sens de ces paroles. « *Je Vole* » a été un énorme succès, repris bien plus tard par la chanteuse Louane. D'après l'auteur, Michel Sardou, les gens n'ont pas compris la signification de ce morceau. Le chanteur a avoué qu'en fait, c'est un enfant qui se suicide et non pas un enfant qui part à l'aventure. Un parfait malentendu donc puisqu'elle évoque le suicide d'un adolescent et non sa fugue, ce qui est autrement plus dramatique.

Michel Sardou a aussi avoué avoir été confronté personnellement à quelqu'un qui a connu ce drame ¹.

La vérité est donc bien différente de celle à laquelle on aurait pu penser. N'empêche que le départ de Samuel est un véritable drame pour ses parents ainsi que pour le jeune Jeannou bien qu'il ne soit ici, heureusement, pas question de suicide, sujet qui n'avait pas sa place dans ce type de littérature.

(1) : **Et qu'on n'en parle plus** - Autobiographie de Michel Sardou parue chez XO Éditions (2009)



Chanson écrite par Pierre Billon et Michel Sardou, Musique de Michel Sardou © Label Tréma, 1978.

Cette situation rappelle beaucoup celle que Marcel Pagnol a décrite avec grand talent dans sa trilogie marseillaise à laquelle Lucie Rauzier-Fontayne ne devait pas être insensible. Le jeune Marius quitte en effet son père et la malheureuse Fanny que, sans le savoir, il a mis enceinte. La comédie tourne à la tragédie. Le vieux César, magistralement interprété par Jules Raimu, a la même attitude que le vieux Rouméas. Se sentant trahi, il feint de se désintéresser de son fils unique.

Le départ de Marius, dans un autre registre bien entendu, rappelle beaucoup celui de Samuel même s'il l'éloigne davantage de Lyon. Cette analogie est assez frappante. Mais, chez Pagnol, il n'y avait pas de Jeannou !



Le père Rouméas paraît se montrer encore plus rancunier à l'encontre de son fils que César avec Marius. En effet, ce dernier se garde bien de détruire les courriers envoyés par son fils. Trop fier pour les ouvrir devant les clients du *Bar de la Marine*, il se les fait discrètement lire par la malheureuse Fanny. Remarquez que, chez Lucie Rauzier-Fontayne, c'est Jeannou qui a tenu ce rôle... Mais, quelques jours plus tard, quand le facteur apporte une nouvelle lettre de Lyon, le vieux paysan cévenol joue l'indifférent. Il autorise tout de même Jeannou à lire cette missive si l'envie lui en prend tout en voulant ignorer son contenu.



Puis, pris de colère, il détruit la lettre en se promettant de ne pas y apporter de réponse. Fort heureusement, le jeune garçon a eu le temps de mémoriser l'adresse de Samuel : *Hôtel des Canuts, 14, rue des Flottes*. En effet, Jeannou se promet de répondre à son ami puisque ses parents s'y refusent.

Aussi, rédige-t-il ce texte. Le jeune garçon prouve ainsi que, s'il sait lire, il sait aussi écrire et de fort belle manière. Sa réponse est faite sous le sceau de la sincérité. Il évoque Louissette dont Samuel semble faire si peu de cas comme on l'avait déjà noté précédemment. Il compare avec justesse le vieux Rouméas à une châtaigne... Sa lettre paraît très (trop ?) littéraire : l'auteure n'a pu s'empêcher d'y apposer sa patte au risque de créer une invraisemblance. N'oublions pas que Jeannou, qui n'a que douze ans, écrit déjà aussi bien,

Cher Samuel,

Ton départ nous a bien peiné, tes parents et moi, ainsi que Louissette, qui a beaucoup pleuré. M. Rouméas ne veut pas te répondre, car il est très fâché contre toi. Alors, moi, je t'écris pour te dire qu'on ne t'oublie pas au pays et que si ce M. Dupeyron te fait trop attendre ta belle situation, tu ferais mieux de revenir, ce qui nous ferait à tous drôlement plaisir. Ton père dit bien qu'il ne veut plus te voir, mais il serait le premier à se réjouir de ton retour, car tu sais bien qu'il ressemble aux châtaignes qui sont hérissées de piquants au-dehors et bien bonnes au-dedans.

« Ta maman est très triste. Elle ne s'arrête pas de soupirer et ton petit copain ne peut se faire à ton absence. Reviens, Samuel ! Nous t'aimons mieux ici qu'on ne t'aime là-bas.

Je te serre affectueusement la main.

JEANNOU.

sinon mieux, qu'un adulte. C'est beaucoup pour un petit valet de ferme cévenole. Mais, on l'a compris, ce n'est pas *un enfant ordinaire*. C'est donc lui qui supplée en quelque sorte le couple de paysans, Anna étant trop soumise à son mari pour s'y opposer. Il s'agit pourtant de son fils mais le caractère emporté de Rouméas ne lui permet pas d'intervenir en sa faveur. Cependant Jeannou attendra vainement une réponse au courrier qu'il va poster en cachette à Combasse. Quinze jours plus tard, toujours rien ! Le jeune garçon commence à désespérer, Samuel ne donne plus aucun signe de vie et un triste hiver débute. Un matin, Jeannou accompagne le père Rouméas à Combasse pour faire d'importantes provisions. Il fait si froid que le vieux paysan se rend au café pour y boire une boisson chaude toujours avec le jeune garçon. Juste avant de partir, un jeune militaire, Pierre, le fils de Boudon le buraliste, qui vient d'entrer dans le débit de boissons, avise le fermier et s'approche de lui. Il leur apprend qu'il est en garnison à Lyon et que, par le plus grand des hasards, il a rencontré Samuel. Le père Rouméas lui dit que ça ne l'intéresse pas et quitte les lieux. Mais le petit Jeannou, peu après, prétextant l'oubli du sucre, retourne au café de Combasse pour revoir Pierre Boudou. Ce dernier n'a pas de bonnes nouvelles à lui communiquer. Samuel s'est bien rendu chez les Dupeyron mais ces derniers ne lui ont procuré aucune aide. Le fils Rouméas semble chercher vainement un emploi dans l'ancienne capitale des Gaules. Il paraît vraiment déçu. Mais il est beaucoup trop fier pour avouer son échec et rentrer chez ses parents...

Alors, Jeannou a une idée. C'est lui qui ira à Lyon pour ramener Samuel. Dans un premier temps, sa proposition est rejetée par le père Rouméas qui se sent offensé, il ne veut plus entendre parler de son fils, le renégat. Mais, en y réfléchissant bien, Jeannou n'est décidément pas *un enfant ordinaire*...

© Philippe DAURE, Hachette

Faignant l'indifférence, Le Père Rouméas ne perd pas un mot de la conversation que Jeannou a eu avec Anna, son épouse. Le petit n'est pas bête. Sa démarche, auprès de Samuel, épargnerait au vieux paysan bien des désagréments. Bien sûr, envoyer Jeannou à Lyon, c'est l'exposer à une multitude de dangers. Et si l'enfant ne revenait jamais à Combasse ?... Que dirait l'Assistance Publique qui lui en avait confié la responsabilité ? Le vieux Rouméas a pris sa décision : Jeannou ira à Lyon. Anna, son épouse, s'inquiète déjà des frais occasionnés, à commencer par le prix du billet de train. On peut raisonnablement soupçonner la brave dame d'avarice car il est tout de même question de son propre fils. Jeannou la rassure aussitôt en lui disant qu'il ferait de l'auto-stop. Ce qui a le don de rassurer Anna Rouméas sur l'état de ses finances. Le vieux fermier cévenol promet à Jeannou de lui payer le car jusqu'à Alès, ensuite, à lui de se débrouiller par ses propres moyens. Jeannou file préparer sa valise qui s'avère beaucoup trop grande pour le peu d'effets qu'il possède. Alors, Anna, la *taciturne, la trop économe maîtresse du mas, se met à remplir la valise de provisions destinées à son fils, toutes ces bonnes choses du pays : fromages de chèvre, saucisson, terrine de pâté, les plus belles châtaignes et des pommes reinettes délicieuses, un pot de confiture de framboises, divers biscuits et bien d'autres gâteries*. Sur ce, Lucie Rauzier-Fontayne, qui, ne l'oublions pas, est l'épouse d'un pasteur, ne peut s'empêcher d'évoquer Dieu et de tenir Jeannou en *Sa sainte garde* pendant le voyage hasardeux qu'il s'appête à entreprendre. Respectons les croyances de chacun mais gardons nous de faire du prosélytisme. La religion semble jouer un grand rôle dans ces terres huguenotes et l'auteur ne nous épargne pas ces quelques lignes de morale religieuse dont, on aurait pu se dispenser... Anna Rouméas, malgré son avarice, n'hésite pas à donner à Jeannou, au moment de son départ, un grand cache-nez ayant appartenu à son mari. Et ce dernier se décide cette fois à l'accompagner. Non jusqu'au village de Combasse, mais il profite de l'occasion pour offrir un billet de cinquante francs¹ à son petit domestique tout en prenant soin de lui réclamer la discrétion sur ce don; le vieux paysan semblant craindre sa propre femme... Puis, une fois parti, Jeannou fait halte devant la petite maison de la grand-mère de Louissette. Il ne voulait pas partir sans l'avertir. La jeune fille en profite pour lui confier une écharpe qu'elle avait tricotée pour Samuel ainsi qu'un petit mot. Sur ce, Jeannou quitte Louissette et se dirige vers Combasse pour y prendre le bus qui le conduira à Alès. Dans le car où il a pris place, le jeune garçon interroge l'un des rares passagers. Celui-ci lui apprend qu'il faut d'abord prendre la route de Pont-Saint-Esprit et traverser ensuite le Rhône pour rejoindre la nationale 7 distante de six kilomètres. L'obligeant personnage propose même d'aider Jeannou en lui cherchant un moyen de locomotion. Finalement, c'est le neveu du notaire Bénézet qui, sur le conseil du pharmacien, se propose de l'emmener sur son scooter jusqu'à Pont-Saint-Esprit où il va rejoindre sa famille.



© Philippe DAURE, Hachette



© Philippe DAURE, Hachette



(1) : Le « vieux » Rouméas n'est guère généreux en donnant ce billet de 500 Francs à l'effigie de Victor Hugo au jeune Jeannou.



Le nom de Bénézet nous renvoie bien entendu au fameux pont d'Avignon. Remarquons au passage que, c'est dans la petite ville de Pont-Saint-Esprit, que les Compagnons de Paul-Jacques Bonzon se sont rendus pour y consulter un pharmacien féru de toxicologie ¹. Peut-être le même qui mit Jeannou en contact avec le neveu du notaire d'Alès !

(1) : Voir **Les Six Compagnons au Gouffre Marzal** (Bibliothèque Verte)



Jeannou commence donc son périple en deux roues mais n'est clairement pas équipé pour affronter le froid hivernal. Ses vêtements sont beaucoup trop légers. Heureusement, le serviable conducteur du scooter lui offre une paire de moufles en laine. Malgré tout, le jeune garçon est frigorifié à son arrivée à Pont-Saint-Esprit. Il ne lui reste plus qu'à franchir le Rhône et à faire de l'auto-stop ensuite pour remonter sur Lyon. Ce scénario peut aujourd'hui nous apparaître invraisemblable. Un gamin de douze ans posté sur le bord de la nationale 7 en train de faire de l'auto-stop ! On n'ose imaginer les dangers qui le menaceraient... Il faut croire qu'en 1958, c'était possible. Il est vrai que notre société a bien changé en plus de soixante ans. Si les conditions de vie se sont indubitablement améliorées pour la plupart de nos concitoyens, l'actualité dramatique nous rappelle tous les jours la triste réalité. Les faits divers sont de plus en plus nombreux et de plus en plus sanglants. Désormais, il faut faire attention à tout et songer en priorité à la sécurité de nos enfants et de nos petits enfants. Les incivilités sont quotidiennes et pourrissent nos centres urbains. Il faut faire preuve d'un incroyable optimisme à l'image de celui de Jeannou pour envisager des jours meilleurs. Mais ne lui enlevons pas ses dernières illusions : Le dicton ne dit-il pas : *tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir...*

Et il lui en faudra du courage à Jeannou pour retrouver son grand copain qu'est Samuel. Mais nous n'en sommes pas encore là. Une deux-chevaux finit par s'arrêter. Mais, comme elle se dirige vers Avignon, son conducteur se propose de déposer Jeannou au bord de la nationale 7. L'attente sera longue malgré l'important trafic de voitures de toutes les marques et de toutes les nationalités possibles et inimaginables. Page suivante, je me suis amusé à illustrer le texte de l'auteur par des reproductions photographiques des véhicules qu'elle faisait énumérer par son personnage. Finalement, c'est un routier qui prendra Jeannou à son bord.

Désormais, c'est un commentaire des hors-textes couleur qui prend la suite de ce récit en remontant un peu plus en amont.

© Philippe DAURE, Hachette



© Philippe DAURE, Hachette



Un Panorama d'Automobiles

« Que de voitures ! pensa Jeannou, en regardant le flot ininterrompu de véhicules qui défilaient devant lui... que de voitures ! C'est merveilleux ! »

Comme tous les garçons, il savait reconnaître les diverses marques d'automobiles et s'amusa à les nommer, à mesure qu'elles passaient. Laquelle serait *la sienne* ? Cette quatre-chevaux grise ? cette Aronde noire ? Cette somptueuse Versailles, crème au-dehors, verte au-dedans, comme une glace vanille-pistache ? Ou cette Isetta qui la suivait, minuscule et toute ronde, semblable à une boule de neige ? Ou encore cette Dauphine, brillante et jolie comme un jouet neuf ?



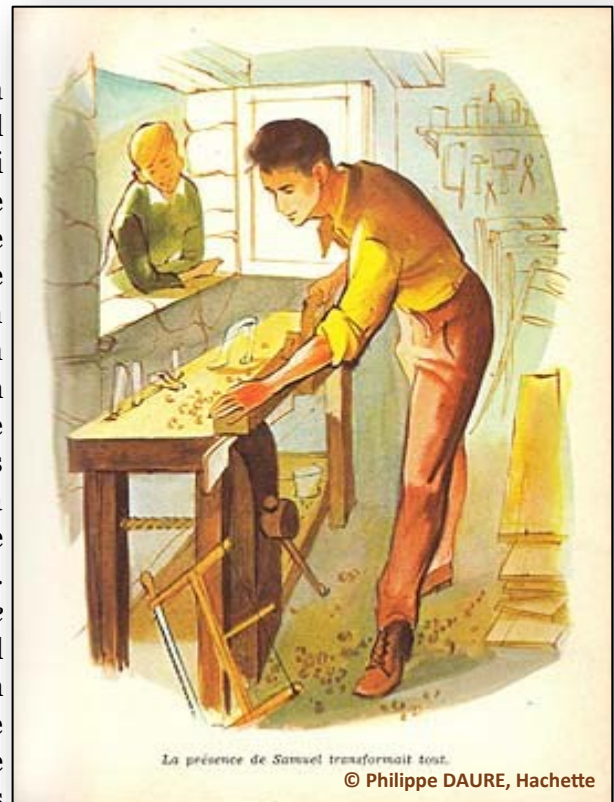
Je me suis efforcé de reproduire sur cette page les différents types d'automobiles reconnus par Jeannou. Ces voitures de collection datent des années cinquante-soixante. On remarque l'absence notable de la marque Peugeot et la sympathique présence de l'Isetta. La BMW Isetta était un tricyle à moteur construit par la Bayerische Motoren Werke de 1955 à 1962. Le constructeur a qualifié son véhicule, d'hybride de moto et voiture, de « moto coupé ». (Wikipédia) Un drôle d'engin assurément qui aura connu une brève et éphémère durée de vie.

Nous voilà plongés dans la France des années cinquante !

Sitôt rentré de son service militaire, Samuel a repris son activité de menuisier sous l'œil intéressé de son *jeune copain*, Jeannou, qui l'observe de la fenêtre de l'atelier. Le jeune homme est très habile de ses mains et répare de nombreux meubles des habitants du village de Combasse. Sur son établi, il apparaît plus comme un artiste que comme un artisan, bien différent de son bougon de père, le vieux Rouméas... rude paysan cévenol. Malgré la présence de Louissette, sa charmante voisine, le jeune homme quittera la ferme familiale sans dire un mot à quiconque. Une simple lettre posée sur la table... Cette situation nous rappelle bien sûr la célèbre pièce de théâtre écrite par Marcel Pagnol ; « *Marius* »... Le fils de César, le terrible cafetier du *Bar de la Marine* sur le vieux port de Marseille, obéira à l'appel du large. Il s'embarquera en effet pour de longs mois à bord d'un navire océanographique, abandonnant la malheureuse Fanny. Ici, Fanny sera Louissette qui garde les chèvres de sa grand-mère alors que sa devancière vendait des poissons et crustacés... L'histoire serait-elle un éternel recommencement ? Le jeune Samuel fera beaucoup de peine à ses proches, et surtout à Jeannou. Ce dernier n'hésitera pas bientôt à se rendre seul à Lyon, afin de le retrouver. C'était très courageux de la part d'un enfant âgé à peine d'une douzaine d'années.

Sur le second hors-texte couleur, nous apercevons la malheureuse Louissette qui a été délaissée au profit de la belle Régine Dupeyron, en vacances avec sa famille dans le petit village de Combasse. Samuel a été ébloui par la beauté de la jeune fille qui habite à Lyon. Au point d'ignorer la pauvre Louissette qui assiste à ce triste spectacle qu'est devenu le bal du village. Ce n'est pas la Fête pour tout le monde ! C'est du reste cette famille d'estivants qui pousseront le jeune homme à quitter son pays natal en lui promettant monts et merveilles. Mais la réalité sera tout autre !...

L'ambiance champêtre est très bien rendue par l'auteure qui connaît bien les lieux qu'elle décrit, même s'ils sont fictifs. Née à Nîmes, les Cévennes sont pour elle son pré carré si j'ose dire; de même, la mentalité de certains de ses habitants s'avère véridique, vraisemblablement puisée dans l'observation de la vie de tous les jours. Le roman est très réaliste, ancré dans l'année où il a été écrit. Les personnages apparaissent bien réels, en chair et en os. Tout comme la détresse de Louissette qui souffre de cette mise à l'écart. Le jeune homme paraît aveuglé par la beauté de sa cavalière au point d'en oublier sa voisine qui attendait son retour avec impatience. Sans condamner les erreurs de jeunesse, Lucie Rauzier-Fontayne en dresse cependant un tableau qui nous interpelle. On commence déjà à pressentir un drame naissant. Le jeune Jeannou est, lui aussi, un spectateur impuissant qui assiste à cette scène et qui ne peut que s'en désoler. Il sera également bientôt victime de l'aveuglement de Samuel Rouméas.



La présence de Samuel transformait tout.

© Philippe DAURE, Hachette



© Philippe DAURE, Hachette

Son regard ne quittait pas Samuel.

Pour le malheureux Samuel, tout ce sera que désillusion à Lyon ! Même le « sympathique » Dupeyroux qui lui avait conseillé d'abandonner son village natal le recevra comme un étranger. On le voit ici descendre son majestueux escalier de sa riche demeure lyonnaise. Escalier au pied duquel Samuel est resté. Ce riche propriétaire, après lui avoir expliqué qu'il n'avait aucune proposition à lui faire, proposera même à Samuel de se rendre à l'office pour qu'on lui serve un verre de vin... Le jeune homme est cruellement blessé par cette indifférence. Quel naïf il avait été de croire à toutes les belles promesses qui lui ont été faites. En autres, celle de lui procurer un travail ! Il n'aura même pas le plaisir de revoir la belle Régine dont il a perçu les éclats de voix dans une pièce voisine... Le fils Rouméas est en pleine détresse morale mais il est trop fier pour retourner vivre chez ses parents en avouant son échec. Pourtant sa situation est proche de la misère. Ayant épuisé ses maigres ressources, il traîne dans les bars du quartier noyant ses soucis d'argent dans l'alcool. C'est dans un triste état physique que Jeannou son *petit copain* le retrouvera quelques semaines plus tard.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Pendant ce temps, le jeune garçon qui faisait de l'auto-stop sur la fameuse *Nationale 7* a eu la chance de monter à bord d'un énorme camion rouge conduit par un sympathique chauffeur, M. Audibert. Il apprécie particulièrement le confort de la cabine, surtout la douce chaleur qui y règne ainsi que la musique d'ambiance. Ce poids lourd se rend à Lyon pour prendre un chargement de moteurs aux usines Berliet. Mais tout d'abord, il lui faudra décharger sa cargaison de savons en provenance de Marseille. Le chauffeur se propose donc de conduire son jeune passager jusqu'à destination. Jeannou continue son road-movie. Il sera même invité à la table de son compagnon de route qui lui offre un repas bienvenu. Dans un restaurant routier bien entendu ! portant l'enseigne: « *Le Relais des Bons Compagnons* »... dont la patronne est une certaine *Mère Lanthaume*. Il est amusant de noter qu'un certain Tidou fera le même chemin quelques années plus tard (à bord d'un camion de maçon). L'analogie avec la série des *Six Compagnons* de Paul-Jacques Bonzon ne s'arrête pas là puisqu'elle se poursuit encore avec le nom de l'établissement ! Une troublante coïncidence. Ce livre de sa consœur, P.-J. Bonzon l'avait probablement lu...

© Philippe DAURE, Hachette



« Je n'ai rien pour vous en ce moment. »



« Je parie que tu attendais depuis longtemps. »

© Philippe DAURE, Hachette



Comme Samuel, Jeannou connaîtra de nombreuses déconvenues. À commencer par son arrivée à l'*Hôtel des Canuts*, misérable établissement qui propose des chambres meublées à louer. Le jeune garçon y est accueilli fraîchement par la tenancière, une *grosse dame* occupée à tricoter. Cette dernière lui apprend que Samuel Rouméas a quitté les lieux depuis au moins trois semaines sans plus d'explication. Jeannou est atterré. Que va-t-il devenir ? Juste avant de partir, la *grosse dame* le rappelle pour lui remettre un courrier destiné à Samuel. Consterné, Jeannou s'aperçoit qu'il s'agit de sa propre lettre qu'il avait adressé à son ami. Celui-ci ne l'a donc jamais reçue et c'est la raison pour laquelle il ne lui avait jamais répondu. Désespéré, le jeune garçon pense au sympathique chauffeur du poids lourd, M. Audibert, qui lui a laissé une carte. Mais, malheur, le jeune garçon s'aperçoit alors qu'il l'a perdue. Après un moment de faiblesse bien compréhensible, Jeannou pense à passer la nuit le plus économiquement possible. Aussi, trouve-t-il refuge dans la salle d'attente des deuxième classe d'une gare ferroviaire. Bien qu'il soit inconfortablement installé, les lieux présentent le grand avantage d'être chauffés et gratuits... Il n'est en tous cas pas question pour lui de retourner bredouille à Combasse (*un trou dans les Cévennes...*). La tenancière de l'*Hôtel des Canuts* lui a conseillé de faire ses recherches dans le quartier. C'est donc ce qu'il va faire dès le lendemain. Après avoir passé sa première nuit à Lyon, Jeannou est réveillé par un sympathique cheminot à qui il raconte ses mésaventures. Ce dernier compatit à ses malheurs : la salle d'attente lui servira de nouveau de dortoir bien qu'elle soit moins confortable qu'une chambre à l'*Hôtel Terminus*... Cependant, Jeannou remarque le calendrier : c'est un dimanche, jour de fermeture de la plupart des boutiques. Le jeune garçon retourne portant rue des Flottes sans beaucoup d'espoir et commence à chercher des traces de Samuel. C'est dans un café, où Jeannou est entré, que le propriétaire du bar se souvient de ce jeune homme taciturne qui consommait beaucoup (trop) d'alcool...

Cette information n'est pas sans inquiéter le jeune garçon : à Combasse, Samuel se montrait toujours très sobre. L'après-midi, Jeannou retourne à la gare en se promettant de reprendre ses recherches dès le lendemain matin.



Ce lundi matin, Jeannou pousse la porte du restaurant « *Chez Léonie* ». Une femme rébarbative le reçoit de manière assez brutale. Elle est de fort méchante humeur car son laveur de vaisselle s'est fait porter pâle. Et, comble de malchance, la veille, elle avait renvoyé sa serveuse. Aussi, le jeune garçon lui propose ses services que la tenancière accepte séance tenante. Jeannou travaillera en échange de la nourriture et du logement. Une main d'œuvre bon marché qui remplacera le plongeur et la serveuse ! Effectivement, Jeannou est exploité d'une façon honteuse par la propriétaire qui officie aux fourneaux de son restaurant. Il doit remplacer les deux employés habituels, ce qui ne lui laisse pas une minute de répit. Lui qui rêvait d'une douillette chambre fut très déçue quand sa patronne le conduisit dans un grenier sordide, froid et poussiéreux et qui s'avérera peuplé de rats ... Le jeune garçon se promet de ne pas passer une nouvelle nuit dans ces combles inhabitables. Le soir même, il retourne à la gare où il a le plaisir de retrouver le jovial cheminot qu'il avait précédemment connu. C'en est bien fini de Léonie et de son restaurant. Pour l'aider dans ses recherches, l'employé de la gare, qui se nomme M. Lafont, lui conseille de se rendre chez une certaine Madame Rollet, blanchisseuse de son état en se recommandant

De lui. Sans plus tarder, Jeannou se rend à l'adresse indiquée après avoir pris congé de la terrible Léonie. La dame qui le reçoit gentiment est à l'opposé de cette dernière. Elle écoute avec bonté le récit que Jeannou lui fait. Madame Rollet avoue même qu'elle a travaillé un temps pour Samuel mais qu'elle ne l'a pas revu depuis au moins un mois. Cette dame est d'une gentillesse remarquable, l'alter-ego d'Audibert, le chauffeur de camion. Elle refuse de laisser partir Jeannou passer une nouvelle nuit dans sa *salle d'attente-chambre* de la gare. Le jeune garçon logera chez elle. Madame Rollet lui propose aussi de prendre un bain bien chaud dans une lessiveuse tandis qu'elle lui lavera et repassera son linge qui en a bien besoin. La brave dame lui a aussi promis de lui trouver un travail, ce qu'elle va faire en envoyant Jeannou chez une jeune fleuriste dont la boutique porte le nom *Au Bouquet de Nice*. Cette fleuriste s'appelle Marie-Hélène. Le jeune garçon sera chargé d'effectuer les livraisons en vélo. Un travail certes peu rémunérateur, mais qui peut être avantageusement augmenté par les pourboires. Le troisième jour, Jeannou a le temps d'apercevoir Samuel avant de le perdre de vue. Le jeune garçon est en larmes mais la bonne Madame Rollet a tôt fait de le reconforter. Pour elle, ce n'est que partie remise puisque le jeune homme ne semble pas avoir quitté le quartier.

Au cours de ses pérégrinations, Jeannou va découvrir une étroite ruelle peu engageante : c'est l'Impasse de la Hache. Le jeune garçon y pénètre tout de même et se trouve devant la devanture d'un café. Il en pousse la porte pour raconter au cafetier son éternel récit, toujours à la recherche de son ami Samuel. Si le patron du bar répond par la négative, ce n'est pas le cas des trois hommes qui sont attablés autour d'un apéritif. Ils prétendent même connaître le jeune homme après avoir écouté Jeannou. Ce dernier est ravi. Enfin ! Les clients du bar l'invite à les rejoindre le soir même afin que Jeannou « *leur rende un petit service* », en échange de quoi il reverra Samuel. Le jeune garçon accepte bien volontiers.

Ce que Jeannou ignore, tout naïf qu'il est à son âge, c'est qu'il a à faire à une bande de vauriens, de malfaiteurs, qui s'apprêtent à commettre un cambriolage dans une maison inhabitée. Des voleurs qui veulent utiliser son petit gabarit pour s'introduire dans la place. Méthode malheureusement encore employée de nos jours : de jeunes enfants servent parfois de complices aux adultes malhonnêtes.



Mme Rollet, la blanchisseuse, héberge Jeannou



Dans la boutique « Au Bouquet de Paris », Jeannou en conversation avec Marie-Hélène

LES MAUVAIS GARÇONS

Effectivement, c'est à une redoutable bande de voleurs que Jeannou s'associe bien involontairement. Ces tristes individus se gardent bien de lui dire quel rôle ils comptent bientôt lui faire jouer. Il est vrai que ce n'est pas dans les débits de boissons qu'on fait les meilleures rencontres. Dans la célèbre trilogie de Marcel Pagnol, Marius, le fils, en fait le reproche à César, son père. On l'a volontairement éloigné du vieux port de Marseille à son retour. Ceci afin qu'il ne rencontre plus la charmante Fanny qui est devenue l'épouse de Panisse. Aussi, exilé à Toulon, il a eu de mauvaises fréquentations et s'est laissé entraîner dans des affaires louches. Pour Jeannou, c'est un peu la même chose. Isolé à Lyon, il est confronté aux mauvais côtés de la grande ville. Pourtant, Mme Rollet l'avait mis en garde... Les trois compères, dont on apprend les patronymes sont Justin, Paulo, et Jo. Ils invitent Jeannou au restaurant Chatagnon après lui avoir fait croire que la blanchisseuse avait été prévenue de son absence. C'est à ce moment, qu'incidemment, au détour d'une conversation, page 129, qu'on apprend la véritable identité de Jeannou. Il se prénomme en fait Jean Didier. Après un copieux repas, qui avait été précédé d'un apéritif, le jeune garçon s'endort à la table du restaurant. À minuit moins vingt, les trois compagnons quittent l'établissement en compagnie de Jeannou qu'ils viennent de tirer du sommeil. Puis ils s'embarquent à bord d'une quatre-chevaux, auto qui, on saura plus tard, a été volée. Destination un quartier résidentiel constitué de somptueuses villas. La voiture s'arrête devant l'une d'entre elles. Jo, le colosse, apprend à Jeannou ce qu'ils attendent de lui. Pénétrer dans un étroit soupirail pour ensuite leur ouvrir une fenêtre. Cette fois, le jeune garçon a tout compris. Il a été pris pour un imbécile mais refuse catégoriquement d'obéir. Paulo lui administre une formidable gifle. Jeannou se met alors à hurler avant d'être bâillonné sans ménagement par le foulard bleu de Justin. Les cris de Jeannou ont alarmé semble-t-il les occupants d'une maison voisine qui viennent d'allumer une lampe. Les trois malfaiteurs s'affolent, le coup est manqué. Ils décident de se débarrasser du jeune garçon en le balançant dans la cave après l'avoir solidement ligoté. À moitié étourdi, Jeannou se retrouve sur un tas de charbon qui était alors le combustible le plus employé pour alimenter les chaudières des maisons et des immeubles. Le jeune garçon s'en veut beaucoup de s'être montré *si crédule, si naïf, si bête* ! Avec de grandes difficultés, il parvient quand même à se libérer de ses liens qui lui ont écorché et ensanglanté les mains. Le pauvre enfant de l'assistance qu'il est découvre alors le riche intérieur de la maison où il a été jeté dans la cave.

Puis, après un brin de toilette indispensable vu son état, il quitte la villa et retrouve sa liberté.





Jeannou passe sans transition de la propreté d'une blanchisserie à la noirceur d'une cave à charbon. Philippe Daure a, semble-t-il, réalisé avec beaucoup d'humour ces deux double hors-textes couleur qui s'opposent. Comme le bien et le mal font si souvent mauvais ménage dans l'œuvre de la romancière.

© Philippe DAURE, Hachette

C'est exténué que Jeannou parvient à regagner le domicile de la veuve Rollet. La brave dame l'attendait avec angoisse et ne s'était même pas couchée. À bout de force, il perd connaissance entre ses bras. Le lendemain, bien remis, Jeannou s'avoue vaincu. Il doit bientôt rentrer à Combasse sans avoir retrouvé Samuel dont les parents seront très déçus. Il faut se rendre à l'évidence : il ne retrouvera jamais celui qui l'appelait son petit copain.



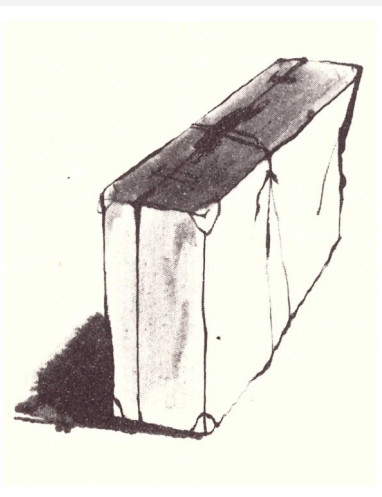
© Philippe DAURE, Hachette

— Je crois que oui. Je n'ai plus de courage, voyez-vous, ni de force.... C'est trop grand, Lyon, il y a trop de monde, trop de maisons, trop de traboules où l'on se perd ! J'ai tant cherché, tant couru... et pour rien ! Ce qui m'est arrivé, la nuit dernière prouve....

— Que ces recherches ne sont pas sans danger, c'est bien vrai ! s'écria Mme Rollet, qui venait d'émailler d'exclamations apitôvées le récit des aventures de Jeannou

Mais, au moment où Jeannou pense abandonner la partie, un véritable « miracle » va se produire. Dans la rue, la silhouette d'un inconnu lui rappelle celle de Samuel. Jeannou le regarde entrer dans un café et l'observe de l'extérieur. L'homme lui tourne le dos mais, quand il se retourne, le jeune garçon le reconnaît aussitôt, il s'agit bien de Samuel, mais dans quel état ! Son aspect physique est épouvantable. Le jeune homme paraît amaigri,

le visage mal rasé, les yeux sombres... Une véritable épave aux dires de l'auteure qui en brosse un sombre portrait. Samuel se tient tout voûté accoudé au bar comme si une grande fatigue l'accablait. C'était une sorte de vagabond dépenaillé, les cheveux en désordre, vêtu d'un costume gris tout froissé et taché. Jeannou décide de ne pas l'aborder tout de suite, il préfère le rencontrer ailleurs que dans un débit de boissons. D'ailleurs, Samuel, après avoir réglé sa consommation, s'apprête à sortir. Jeannou se cache vivement mais ne voit personne. Le jeune homme est parti de l'autre côté. Jeannou se précipite juste à temps pour le voir pénétrer dans une traboule et se met à le suivre. Il rencontre alors dans un corridor une concierge qui semble bien connaître Rouméas puisque c'est ici qu'il loge. Mais la pipelette lui apprend aussi que le jeune homme n'a fait que passer et ne rentrera probablement pas chez lui avant deux heures. Le temps pour Jeannou d'aller prévenir Madame Rollet qui lui apporte un certain réconfort en évoquant, une nouvelle fois, Dieu...



(...) « Aie confiance, mon ami, Parle à Samuel de tout ton cœur... et Dieu fera le reste (...) S'en remettre au Bon Dieu, pourquoi pas ?... C'est ici la femme du pasteur Rauzier qui parle !

Elle lui conseille aussi de prendre sa valise pleine de choses pour lui. La blanchisseuse fait preuve d'un sentiment maternel envers le petit orphelin, ce qu'on ne saurait lui reprocher. Notons l'aspect religieux que l'auteure donne à son récit, ce qui, à mon avis, n'était pas indispensable.

Jeannou s'empresse de retourner dans l'immeuble où Samuel loue un meublé. La même concierge, qu'il avait rencontrée un peu plus tôt, l'informe que Samuel n'est toujours pas rentré et que l'attente risque d'être longue. Jeannou demande alors s'il peut avoir la clé de son appartement, ce à quoi la brave dame lui répond qu'il n'est jamais fermé pour la bonne raison qu'il n'y a rien à voler. Elle lui indique *le quatrième étage, la première porte sur le couloir qui part du palier*. Le jeune garçon gravait alors avec peine l'étroit escalier en spirale chichement éclairé par une seule lumière qui se trouvait en

bas. Il est lourdement chargé par son encombrante valise qu'il aura très souvent transportée dans les rues de Lyon. Mais Jeannou est sidéré par ce qu'il découvre dans le misérable logis de son ami. Ne lui reste plus qu'à attendre le retour de Samuel. Mais une idée lui vint. Remettre de l'ordre dans ce studio crasseux et mal rangé. Jeannou se colle à la tâche aussitôt., nettoie et débarrasse la table sur laquelle il étale les provisions de Mme Rouméas après avoir allumé le poêle. Quelques minutes après, la chambre paraît déjà moins misérable. Puis l'attente recommence. Enfin, du bruit dans l'escalier. Quelqu'un monte pesamment les marches, comme un vieillard. Pourtant, c'est bien Samuel ! Pris de panique, Jeannou gagne vivement le palier du cinquième. Puis, de nouveau, il patiente. Il n'ose plus rencontrer son grand ami qu'il a pourtant cherché partout. Enfin, il se décide et rejoint son grand ami qui paraît bouleversé par ce qu'il a découvert chez lui. Les retrouvailles sont déchirantes pour les deux garçons. Jeannou recherchait son ami depuis déjà trois semaines et l'exhorte à rentrer au pays. Samuel pense que c'est impossible vu son état actuel : un vagabond alcoolique. Notez que le mot d'alcool n'est pas prononcé, l'auteur parle seulement du fait de boire. Ce que Jeannou lui pardonne bien volontiers vu la situation dans laquelle Samuel se trouvait. Mais ce dernier n'a pas tout dit. Il avoue avoir mendié, poussé par la faim. Et, pire, avait failli devenir un voleur en récupérant un portefeuille oublié par un client dans un café. Jeannou évoque alors *le fils prodigue*, nouvelle référence à la religion ¹ que l'auteure aime visiblement à rappeler dans son récit.

(1) : **Le Fils prodigue** est l'une des paraboles donnée par Jésus de Nazareth, également appelée « *parabole du Fils perdu ou de l'Enfant prodigue* » ; on l'appelle quelquefois « *le Père miséricordieux, ou le Fils retrouvé* », ou parabole du « *Père et des deux fils* ». (Wikipédia)

© Philippe DAURE, Hachette



qu'une seule lumière éclairait, en bas, et qui s'enfonçait ensuite au sein d'une obscurité totale, ne parut ni longue ni pénible à Jeannou, tant sa joie et son émotion étaient grandes, à la pensée qu'il allait chez Samuel !

Arrivé sur le palier, il tâtonna, le long du corridor, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la poignée de la première porte, qui s'ouvrit aussitôt.

Comme il commençait à avoir l'habitude de chercher dans l'obscurité les commutateurs électriques, il trouva tout de suite celui de cette chambre inconnue... et demeura atterré, toute sa joie éteinte, devant le spectacle que fit apparaître la froide lumière jaillie de l'ampoule poussiéreuse et polluée par les mouches de l'été précédent, qui pendait au plafond.

Un réduit sordide, glacé, un grabat sans draps, sur lequel était jetée une couverture froissée, deux chaises boiteuses, une troisième en morceaux, dans un coin, une table encombrée de débris et de papiers gras, un poêle de fonte éteint, devant une cheminée au marbre fendu, la valise qu'avait emportée Samuel posée sur le pavé de tomettes branlantes, tel était le gîte misérable du fils Rouméas.

Une grande envie de pleurer serrait Jeannou à la gorge. Il s'assit au bord du lit et commença à attendre, le cœur battant d'impatience.

© Philippe DAURE, Hachette

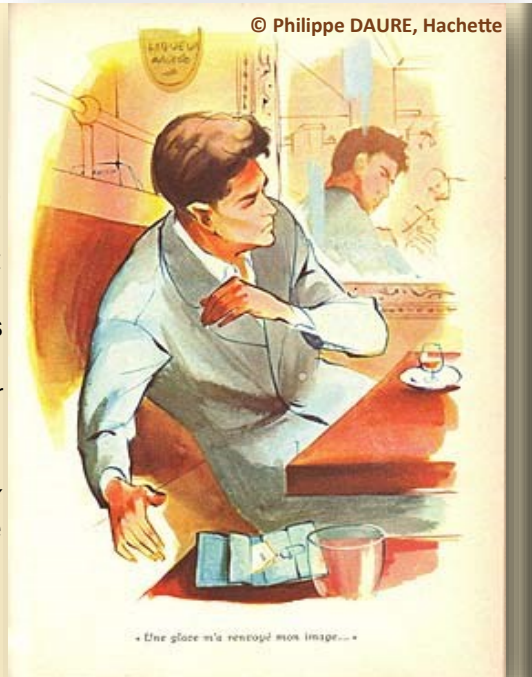


il fallait le laisser arriver tout seul dans sa chambre.

Une moralité un peu pesante

© Philippe DAURE, Hachette

Lucie Rauzier-Fontayne ne peut s'empêcher d'écrire sans manifester, même discrètement, ses convictions religieuses qu'elle a certes le droit d'avoir comme tout à chacun (elle est l'épouse d'un Pasteur !). Mais sa moralité peut apparaître pesante, voire gênante, pour le jeune lecteur. Les références bibliques particulièrement n'ont guère leur place ici. On peut rester honnête sans avoir à fréquenter les églises ou les temples. Ce côté moralisateur apparaît aujourd'hui un tant soit peu dépassé. Nous ne sommes pourtant plus dans la Bibliothèque Rose !... Paul-Jacques Bonzon se gardera bien de faire intervenir le Bon Dieu dans les aventures de ses *Six Compagnons*. L'ex-instituteur laïque qu'il était n'aurait pas apprécié ce prêchi-prêcha d'un autre temps. On pardonnera cependant bien volontiers à l'auteure ce discret côté religieux qu'elle a voulu donner à son récit, ce qui, semble-t-il, n'a pas rebuté le comité de lecture d'Hachette. Preuve de son indépendance d'esprit ou de son orientation religieuse ! Qu'on ne se méprenne pas : Je ne critique pas ici une religion, quelle qu'elle soit, mais plutôt son utilisation dans un livre destiné à la jeunesse. Libre à chacun de croire ou de ne pas croire. Je pense aussi que cette manière de procéder a participé à l'obsolescence accélérée de ce type d'ouvrages. À ma connaissance, les livres de Lucie Rauzier-Fontayne ne sont plus édités depuis déjà un certain temps.



Finalement, Jeannou a réussi à persuader Samuel de rentrer au pays. Le jeune homme a aussi accepté de l'accompagner chez Madame Rollet qui l'accueille très gentiment. Mais il faut déjà penser au retour à Combasse. Et les économies de Jeannou gagnées grâce à ses livraisons de fleurs, s'avèrent insuffisantes pour payer deux billets de train. Samuel a alors une idée qui n'était pas venue à l'esprit du gamin : contacter les usines Berliet¹ ou le chauffeur du camion Audibert avait l'habitude de charger des moteurs. Un simple coup de fil permet de régler le problème. Remarquez que c'est Jeannou qui a pris le combiné après que Samuel le lui ai cédé. Tout s'arrange ! Le brave Audibert accepte de les rapatrier sans bourse déliée.

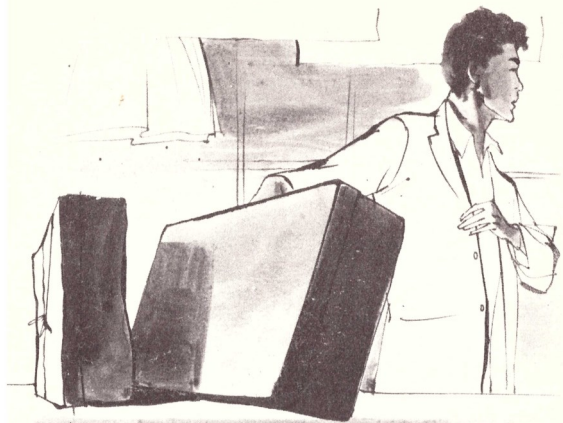
© Philippe DAURE, Hachette



(1) : **Automobiles Marius Berliet** (1866-1949), simplement appelé **Berliet**, est un constructeur automobile français fondé par Marius Berliet en 1899. C'est à l'origine un constructeur de voitures dont il cessera la fabrication en 1939. Il devient alors exclusivement un constructeur de véhicules industriels. Sous la pression des pouvoirs publics, la société devient filiale de la Régie Nationale des Usines Renault en décembre 1974, fusionne en 1978 avec **SAVIEM** (Société anonyme de véhicules industriels et d'équipements mécaniques), filiale depuis 1955 de la RNUR, et prend le nom de « Renault Véhicules Industriels » (**RVI**) en 1978. Les deux marques disparaissent au profit de Renault en 1980. Désormais, l'entité porte le nom de **Renault Trucks** acheté depuis par Volvo, groupe suédois. Berliet possédait deux sites industriels dans la région lyonnaise : une rue Feuillat dans le quartier Monplaisir (Lyon, 3^{ème}) et la plus grande à Vénissieux. On ignore lequel des deux le camion Audibert fréquentait habituellement et quelle était la marque du poids lourd de ce sympathique routier ...



© Philippe DAURE, Hachette



Le sympathique routier ayant accepté de rapatrier les deux jeunes gens, il est temps pour Jeannou de faire ses adieux à la brave et pieuse Mme Rollet. Pendant ce temps, Samuel s'occupe des valises dont celle de son *petit copain* très identifiable vu son état cabossé. Jeannou promet à la vieille blanchisseuse de lui écrire régulièrement. La séparation est douloureuse... Puis les deux garçons se dirigent vers la rue des Flottes où ils ont rendez-vous avec le sympathique routier, M. Audibert. À l'endroit même où, trois semaines plus tôt, Jeannou avait quitté la cabine de son gros camion rouge pour se perdre dans la grande cité. La silhouette de ce poids lourd rappelle furieusement celle d'un Berliet... Hasard de la destinée, Samuel et Jeannou vont voyager une nuit de Noël, ce qui n'est pas pour déplaire à l'auteur. Ce n'est donc pas par pur hasard du calendrier que cette date a été retenue mais c'est de façon bien intentionnelle. L'auteur voulait terminer son récit sur une note joyeuse.

© Philippe DAURE, Hachette



L'énorme camion rouge apparaît.



© Philippe DAURE, Hachette



On connaît l'importance des Fêtes de la Nativité pour les catholiques comme pour les protestants pratiquants, ce n'est pas l'auteure qui me contredira !

Lorsqu'on eut dépassé cette ville, le silence se fit, dans la cabine chaude, où la radio jouait doucement des chants de Noël. Samuel somnolait, mais Jeannou, lui, restait bien éveillé : il voulait savourer chaque minute de cette nuit merveilleuse.

« Je ramène Samuel ! se répétait-il sans cesse.... Je ramène Samuel... et c'est Noël ! Quel bonheur ! Jamais je n'aurai un plus beau Noël que celui-ci ! »

Les villages que l'on traversait étaient plus animés qu'à l'ordinaire, surtout à mesure que la soirée s'avancait. Sur la route, dans les chemins, on distinguait des groupes de gens qui se rendaient à la messe de minuit, vers des églises dont les vitraux, brillamment illuminés, chatoyaient dans l'ombre. Plus tard, ce fut un grand concert de cloches, dans toute la campagne. Plus tard encore, Audibert arrêta le camion en disant :

« Allons voir si la mère Lanthaume a préparé un petit réveillon ! »

Au *Relais des Bons Compagnons* et bien qu'il fût minuit et demi passé, la mère Lanthaume n'était pas encore couchée et servait avec empressement les quelques routiers qui se trouvaient dans la salle, au milieu de laquelle se dressait un de Noël, dont les légères parures argentées scintillaient, à la mouvante lumière des bougies multicolores.

Audibert et ses compagnons prirent place à table. Samuel



Le Relais des Bons Compagnons

Ce titre m'a interpellé d'autant que l'auteure parle ensuite d'*Audibert et ses compagnons...* Faut-il pour autant y voir un sens caché ? Je l'ignore mais, quelques années plus tard, un autre futur compagnon du nom de Tidou fera la même route en sens inverse...

C'est donc dans l'établissement de la mère Lanthaume, le bien nommé *Relais des Bons Compagnons*, que le chauffeur de camion va offrir un réveillon à Jeannou et à Samuel. Un menu provençal leur est proposé : *les fricandeaux, le cardon à la Béchamel, la dinde rôtie et les treize déserts traditionnels, depuis le nougat de Montélimar jusqu'aux Calissons d'Aix...* Le brave Audibert promet aussi de passer ses prochaines vacances en famille à Combasse, charge à ses invités de lui trouver une maison à louer. Puis le repas terminé, le petit groupe reprend la route nationale 7. Il fait de plus en plus froid. De quelle façon les deux garçons vont-ils terminer leur voyage ? Le routier, une nouvelle fois, les rassure. Il les informe qu'il compte passer par Alès avant de gagner Marseille, via Nîmes et Arles. Audibert accepte de faire ce détour pour que Jeannou termine sa mission sans encombre.

Et puis, c'est Noël, c'est-à-dire le moment ou jamais de s'entraider de son mieux...

La fin du récit approche mais on dirait que l'auteure veut faire durer le plaisir. Jeannou et Samuel viennent de débarquer du car qui les a conduits d'Alès à Combasse. Le temps semble s'être radouci mais il commence à neiger. Un vrai décor de carte postale. Les deux jeunes gens sont très émus. Mais Samuel est prêt à affronter le moment de comparaître devant son *irascible et violent de père*. À mi-chemin, les deux cloches — celle de l'église et celle du temple — se mettent à sonner, tout un symbole ! Pendant qu'ils gravissent la pente qui les mènera au vieux mas, les deux garçons rencontrent un *petit*



Chaperon Rouge qui n'est autre que Louissette, un livre à la main (un autre symbole ?). La jeune fille semble ravie de cette rencontre, ce qui ne nous étonne guère, connaissant les sentiments qu'elle a pour le fils Rouméas. Samuel

invite alors Jeannou à le précéder jusqu'à la ferme. Pendant ce temps, assis sur le tronc d'un châtaignier abattu, il converse avec Louissette. De son côté, le jeune garçon rejoint le terrible Réמוש qui commence à lui faire nombre de reproches, à commencer par celui de rentrer seul ! Mais Jeannou qui aime bien faire les surprises comme on s'en est déjà aperçu, lui révèle enfin la vérité. Le vieux paysan cévenol est ému jusqu'aux larmes, tout comme Anna, sa



© Philippe DAURE, Hachette

femme. Samuel, leur fils, est de retour ! La félicité est de nouveau présente dans le vieux mas. Jeannou, malgré les nombreuses difficultés qui ont fait le sel de ce récit, a rempli sa mission. Et quelle mission !...

Je n'ose ajouter « biblique ¹ » ...

FIN

(1) Lucie Rauzier-Fontayne avait publié en 1926 un recueil de sept contes sous le titre « **Aux Temps Bibliques** ». (<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb325580056>)

Un Détail Amusant

Pour poursuivre l'étude de l'analogie entre le récit de Lucie Rauzier-Fontayne et celui de Paul-Jacques Bonzon, il est amusant de constater comment les deux auteurs réagissent face au même problème. Dans *Jeannou*, lorsqu'il est question de faire appel à la police pour retrouver Samuel, la très pieuse Mme Rollet le lui déconseille vivement. La brave blanchisseuse préfère de toute évidence la justice divine à la justice humaine, ce qui est aussi l'avis de l'écrivaine traditionaliste. À contrario, *Les Six Compagnons* font très souvent appel à la gendarmerie pour boucler leurs enquêtes. Ils y ont recours systématiquement, même si les forces de l'ordre ne font pas toujours preuve de compréhension à leur égard. Paul-Jacques Bonzon se tient à distance de toute religion. Du reste, quand un curé interviendra dans sa série, ce sera pour jouer le rôle du maire du village !... L'ex-instituteur laïque a toujours fait preuve d'indépendance dans ce domaine, au risque de faire preuve d'anticléricalisme. Lucie Rauzier-Fontayne, épouse d'un pasteur, ne cache pas sa foi, nécessaire selon elle, pour surmonter les épreuves que la vie nous réserve. C'est tout à fait respectable et tout à l'honneur de sa religion. Cependant, puisqu'il est question de confession religieuse, il faut faire preuve de prudence et ne pas froisser, si possible, les convictions intimes de chacun. Les Guerres de Religion sont là pour nous rappeler la dangerosité du sujet. La révocation de l'Édit de Nantes (18 octobre 1685) par le roi Louis XIV et le massacre de la Saint-Barthélemy (24 Août 1572) sont des faits tragiques de l'histoire française.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| Chapitre premier. — Un drôle de garçon | 5 |
| II. — En attendant Samuel — Le retour du soldat | 12 |
| III. — Les gens d' « en bas » | 22 |
| IV. — La fête au village | 27 |
| V. — Nuages sur le ciel bleu | 35 |
| VI. — Une lettre sur la table | 38 |
| VII. — Des nouvelles de Lyon | 42 |
| VIII. — Une grande décision | 50 |
| IX. — En route ! | 55 |
| X. — Sur la nationale 7 | 62 |
| XI. — L'arrivée | 73 |
| XII. — Rue des Flottes | 82 |
| XIII. — « Chez Léonie » | 88 |
| XIV. — Symphonie en blanc | 97 |
| XV. — « Au Bouquet de Nice » — Vision fugitive | 108 |
| XVI. — Lettre à Louissette — L'« autre Lyon » | 117 |
| XVII. — Jeannou fait des comparaisons. Trois hommes dans un bar | 121 |
| XVIII. — « Ce qui devait arriver » — Une évasion | 131 |
| XIX. — Retour dans la nuit — Un vrai miracle ! | 146 |
| XX. — L'appel du pays | 156 |
| XXI. — Brave routier ! — Nuit de Noël sur la route | 169 |
| XXII. — « Mission terminée » | 179 |

Dépôt légal n° 6280
4^e trimestre 1957

IMPRIME EN BELGIQUE
par la S.I.R.E.C. - LIEGE

Les Catholiques et les Protestants s'entretuaient alors au nom de leurs religions et d'intérêts plus ou moins avoués ! Les Huguenots étaient nombreux dans les Cévennes... Et encore, je m'en tiens à ce qui s'est passé dans notre pays... Sans remonter si loin dans les dates, aujourd'hui encore, les conflits modernes s'appuient bien souvent sur des problèmes religieux et la fanatisme de certains... C'est pourquoi un enseignant, qui exerce dans un établissement laïque, se doit d'être vigilant. Sous prétexte de ne pas heurter les sensibilités ou les croyances, c'est selon, il faut savoir faire preuve d'une tolérance parfois coupable...

Est-ce le prix à payer pour avoir la paix ?

Le Dossier « Lucie RAUZIER-FONTAYNE »

Il est toujours malaisé de trouver des renseignements sur les auteurs de la littérature pour la jeunesse. On dirait presque que certains ont travaillé dans la clandestinité tellement ils ont fait preuve de discrétion tout au long de leur carrière. Un simple nom sur la couverture, parfois un pseudo littéraire, autrement dit un nom de plume, pour signer leur ouvrage. Comme s'ils avaient eu honte d'avoir commis un sacrilège, voire un crime en écrivant pour de jeunes enfants...

Il faut dire que ce type de littérature a toujours souffert d'une mauvaise image. Peu d'auteurs ont été reconnus à leur juste valeur, malgré leur succès auprès des plus jeunes. C'est bien dommage car c'est un exercice plus difficile qu'on ne le croit de plaire et d'intéresser les « *mioches* ». Ce genre de littérature devrait pourtant nous interpeler davantage car c'est lui qui, le premier, est mis entre les mains des futurs lecteurs qui, plus tard, deviendront des adultes. Ce sont ces « *petits livres* » qui nous feront aimer, ou pas, les « *grands livres* » de nos parents, autrement dit les classiques. Ce sont eux aussi qui nous laisseront d'agréables souvenirs et qui nous rappelleront les temps lointains de notre enfance, provoquant une nostalgie à la fois douce et heureuse, quand elle n'est pas mélancolique...

Cependant, pour écrire ce type de livres, il fallait être un (ou une) véritable écrivain (e) capable de rédiger en bon français une histoire susceptible d'intéresser, voire de captiver, les plus jeunes. Naturellement, on constate aujourd'hui que de très nombreux ouvrages de cette catégorie ont terriblement vieilli et n'intéressent plus que d'anciens jeunes lecteurs devenus adultes en quête d'innombrables découvertes. En effet, ce type de littérature s'inscrit entièrement dans son époque, faisant référence à un présent aujourd'hui relégué dans les annales de l'histoire. Les jeunes personnages d'alors ne ressemblant d'aucune façon aux enfants d'aujourd'hui, paraissant souvent plus responsables et plus instruits... Le style d'écriture a aussi beaucoup évolué allant vers une simplification extrême : il ne s'agit pas d'employer des mots trop compliqués et peu usités, il faut se mettre au niveau de l'âge supposé des lecteurs... Redoutable acrobatie puisqu'il faut réduire son texte en se pliant à ce type d'injonction. Il est frappant de constater le style qui était employé dans la célèbre *Bibliothèque Rose Illustrée* : on avait l'impression que les auteurs s'adressaient à de jeunes adultes et non pas à des enfants, qu'ils n'avaient pas cru nécessaire de bêtifier leur texte pour toucher un plus jeune public. Tout le contraire d'aujourd'hui ! Certes, il faut évoluer, *vivre avec son temps* comme on dit familièrement, mais ce n'est pas une raison pour abaisser le curseur à un niveau aussi bas. C'était aussi le cas pour les illustrations de ces petits bouquins. Jadis, de grands artistes ont travaillé dans ce domaine en réalisant des dessins qui n'auraient pas déparé un livre pour adulte. Le jeune lecteur était respecté dans son intégrité, on ne le considérait pas alors comme un enfant ayant peu de jugement. Bien sûr, certains écrits anciens paraissent maintenant complètement dépassés et sont quasi illisibles. Mais d'autres ont conservé toutes leurs qualités intrinsèques et n'ont pas à rougir face à des textes contemporains qui leur sont souvent bien inférieurs. C'est un grand débat que j'ouvre ici bien qu'il faille se rendre à l'évidence : « dans la grande majorité des cas, les enfants lisent de moins en moins fascinés par la multitude d'écrans qui s'offrent à eux. On peut le déplorer car on peut prendre gout à la littérature très jeune, ce qui nous ouvre d'autres horizons. Le livre est pourtant un objet fascinant mais faut-il encore l'ouvrir pour accéder à son contenu. Il convient de le rendre plus attrayant, souvent complémentaire des dessins animés et autres vidéos, toujours accessible sans avoir recours à une quelconque technologie ! » C'est un vaste sujet !

Pour en revenir à Lucie Rauzier-Fontayne, afin de réaliser ce dossier, je me suis essentiellement appuyé sur des renseignements généalogiques glanés sur des sites internet dédiés dignes de confiance. J'ai aussi utilisé un des rares ouvrages consacrés aux auteurs de ce type de littérature. Un riche dictionnaire malheureusement incomplet, celui de Nic Diamant (voir page 27).

Je vous en souhaite une bonne lecture.

Lucie Augustine Emma « Mimi » FONTAYNE (1895-1986)

Petite Généalogie

Lucie FONTAYNE, romancière, est l'aînée de la fratrie de **Lucien Jean Louis FONTAYNE** (1865-1946) Chevalier de La Légion d'Honneur, compositeur, directeur d'une école de musique et du Conservatoire de Nîmes, marié le 15 Mars 1894 à Nîmes avec **Jeanne Marie Marguerite Emma BERTRAND** (1871-1951).



Elle est née le 19 Mars 1895 à Nîmes, dans le Gard, et elle est décédée le 14 Août 1986 à Alès, dans le même département, à l'âge de 91 ans.

Elle a eut trois frères :

- **Georges Pierre Numa FONTAYNE** (1897-décédé à 17 mois)
- **(André Jean) Pierre FONTAYNE** (1899-1992), médecin, marié avec Marguerite JULLIEN (1901-1951) dont Michel, André et Marie
- **Jean Gabriel Henri FONTAYNE** (1904-1978), marié avec Suzanne Fernande ARNAUD (1911-1995) : un fils et deux filles.

Elle se marie à Nîmes le 22 Avril 1914 (à 16 heures !) avec **Pierre Henri Léon RAUZIER** (1887-1963), pasteur, fils de Célestin RAUZIER (1855-), également pasteur.

De cette union, naquirent six enfants :

- **Jacqueline Marie Georgette RAUZIER** (1918-2013) mariée avec Ernest René JUTEAU (1914-1945), mort pour la France, dont trois enfants : Thierry, Claire-Lise, Olivier. Puis, se remarie avec Robert PILLODS (1908-1990), artiste peintre, dont une fille : Nathalie.
- **Hélène RAUZIER** (1920-2015) mariée avec Édouard WILL (1920-1997) dont : Pierre-Étienne, Marianne.
- **Lise RAUZIER** (1921-1955) mariée en 1946 avec Jean-Pierre LÉVY (1911-1996) dont Denise et Gilles, dessinatrice à « L'Alouette ».
- **Jean-Pierre RAUZIER** marié avec Évelyne (?)
- **Jean-Louis RAUZIER** marié avec Annie (?) dont : Vincent, Jeanne (1921-1972), Lydie, Sylvain.
- **Françoise RAUZIER** mariée avec Michel JAEGER dont Lise, Éric, Aimée, Martin.

Soit seize petits-enfants (Nic Diamant en recense 17).

Lucie RAUZIER-FONTAYNE repose avec son mari dans le petit cimetière de Vialas, dans le département de la Lozère.



ARBRE GÉNÉALOGIQUE

© Michel39

Ses Parents :



Lucien Jean Louis
FONTAYNE
(1865-1946)

Mariage le
15 Mars 1894 à
Nîmes (30)

Jeanne Marie Marguerite
Emma BERTRAND
(1871-1951)



Lucie Augustine Emma
FONTAYNE
(1895-1986)

Mariée le 22 Avril 1914 à
Nîmes (30) avec :

Pierre Henri Léon RAUZIER
(1887-1963)

Dont :

Jacqueline Marie Georgette
RAUZIER (1918-2013)

Georges Pierre Numa
FONTAYNE
(1897)

Décédé à 17 mois.

André Jean Pierre
FONTAYNE
(1899-1992)

Médecin, marié avec
Marguerite JULLIEN
(1901-1951) dont
Michel, André et
Marie.

Jean Gabriel Henri
FONTAYNE
(1904-1978)

Marié avec
Suzanne Fernande
ARNAUD (1911-
1995) : un fils et
deux filles.

Mariée avec Ernest René JUTEAU (1914-1945), mort pour la France, dont trois enfants : Thierry, Claire-Lise, Olivier (1942-2016). Puis, se remarie avec Robert PILLODS (1908-1990), artiste peintre, dont une fille : Nathalie.

Hélène Liliane Berthe Lucienne
RAUZIER (1920-2015)

Mariée avec Édouard WILL (1920-1997) dont : Pierre-Étienne,
Marianne.

Lise RAUZIER
(1921-1955)

Mariée en 1946 avec Jean-Pierre LÉVY (1911-1996) dont Anne-
Denise et Gilles (1949-2023), décédée à 34 ans.

Jean-Pierre Marc Ernest RAUZIER
(1924-2005)

Marié avec Évelyne (?)

Jean-Louis Claude Philippe
RAUZIER (1928-2022)

Marié avec Annie (?) dont : Vincent, Jeanne, Lydie, Sylvain.

Françoise Mireille Évelyne
RAUZIER (1930-2016)

Mariée avec Michel JAEGER dont Lise, Éric, Aimée, Martin.

Une famille nombreuse : Six frères et sœurs, dix-sept petits-enfants !

RAUZIER-FONTAYNE

**RAUZIER-FONTAYNE, Lucie**

18 mars 1895 (Nîmes, Gard) – 14 août 1986 (Alès, Gard)

Vie personnelle

Lucie Fontayne fait ses études secondaires au lycée de jeunes filles de Nîmes. Elle obtient en 1912 le premier prix de violon au conservatoire de Nîmes.

Elle épouse le 23 avril 1914 le pasteur Pierre Rauzier. Ils auront six enfants et dix-sept petits-enfants.

Vie professionnelle

Elle travaille comme infirmière bénévole pendant la guerre 1914-1918.

Malgré ses nombreux enfants, elle seconde son mari dans son travail paroissial à Vauvert (Gard), puis à Strasbourg (1927-1963).

C'est à Vauvert que, déjà mère de quatre enfants, elle commence à écrire, «un peu par hasard», nous écrit sa fille. Elle donne alors, sans trop de conviction, des leçons de violon pour compléter les ressources du ménage. L'écrivain protestant Charles Bost lui conseille d'écrire et lui propose un ouvrage destiné à faire connaître le vieux Nîmes. Elle compose son premier texte, «Du soleil sur les vieilles pierres», qui rencontre un succès immédiat.

Elle s'inspire ensuite des récits traditionnels du pays cévenol et de sa bonne connaissance de la Bible pour écrire des récits, des nouvelles, des contes et des biographies destinés à un public protestant et édités chez Flammarion, aux Éditions de la Cause ou à la librairie Oberlin (Strasbourg). Certains de ces textes peuvent être lus par des enfants, les contes notamment, ou des adolescents.

Ce n'est qu'après la guerre qu'elle se met à écrire spécifiquement pour les jeunes et à publier un grand nombre de romans.

En 1976, elle s'installe à Suresnes (Hauts-de-Seine).

En 1971, elle a reçu, avec plaisir, le prix Maurice Betz, décerné par la Société des écrivains d'Alsace et de Lorraine.

L'œuvre

Puisant son inspiration dans ses souvenirs ou dans la vie de sa nombreuse famille, Lucie Rauzier-Fontayne écrit des romans aux thèmes variés: la peur de l'abandon («La petite fille aux oiseaux»), les bandes d'enfants («La troupe Jeromisi», «Les amis de Blanche Epine»), le retour de l'enfant perdu durant l'exode («La maison du chèvrefeuille»), les rapports mère-fille («Le rêve de Caroline»)...

Le bien triomphe toujours dans ses romans, les repères sont bien marqués, mais Lucie Rauzier-Fontayne arrive à nuancer son propos, à rendre ses personnages crédibles, même les antipathiques (la mère-virago du «Rêve de Caroline», par exemple). Ses notations justes et fines de la vie quotidienne (l'évocation de la vie d'un immeuble parisien dans «La petite fille aux oiseaux»), la chaleur et la tendresse qu'elle porte à ses personnages, son don pour construire un suspense et mener une intrigue, sa capacité à émouvoir (ah! ces happy ends!), la dimension sensible et poétique de certains romans font regretter que Lucie Rauzier-Fontayne ait été presque méconnue. C'est pourtant un des écrivains

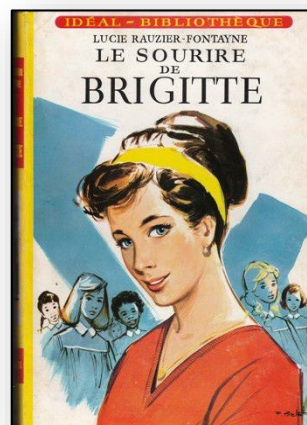
Dans son **Dictionnaire des Écrivains Français pour la Jeunesse** ¹, Nic Diament consacre une monographie à Lucie Rauzier-Fontayne. C'est un des rares documents que j'ai trouvé sur cette auteure très discrète et passablement oubliée de nos jours. En effet, son œuvre n'est plus publiée et on ne trouve ses récits que sur le marché du livre d'occasion. C'est dommage de reléguer aux oubliettes ce type d'écrivain qui avait - quoiqu'on en dise - beaucoup de talent. Bien sûr, dans ses écrits, on peut lui reprocher une avalanche de bons sentiments mais n'était-ce pas le cas aussi pour ses confrères et consœurs du moment ?

(1) : **Dictionnaire des écrivains français pour la jeunesse (1914-1991)** - Nic Diament © L'École des Loisirs, Paris, 1993.

Romans pour la jeunesse aux éditions Hachette

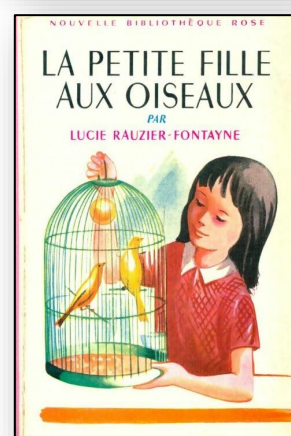
Idéal-Bibliothèque

- ◆ La Troupe Jéromisi (1953), N°41, illustrations d'Albert Chazelle
- ◆ Le Rêve de Caroline (1955), N° 82, illustrations d'Albert Chazelle
- ◆ L'Invitée de Camargue (1956), N° 118, illustrations de François Batet
- ◆ La Maison du chèvrefeuille (1957), N° 136, illustrations de François Batet
- ◆ **La Mission de Jeannou (1957), N° 144, illustrations de Philippe Daure**
- ◆ Le Sourire de Brigitte (1960), N° 199, illustrations de François Batet
- ◆ Les Amis de Blanche-Épine (1962), N° 221, illustrations d'Albert Chazelle
- ◆ La Chanson merveilleuse (1963), N° 246, illustrations de François Batet



Nouvelle Bibliothèque Rose

- ◆ La Petite Fille aux oiseaux (1958), N° 32, illustrations de Marianne Clouzot
- ◆ Un cadeau pour Amina (1961), N° 78, illustrations d'Albert Chazelle
- ◆ Seul sur les routes (1962), N° 114, illustrations de François Batet
- ◆ La Grande Aventure de Bouba (1971), N° 371, illustrations de Jacques Fromont



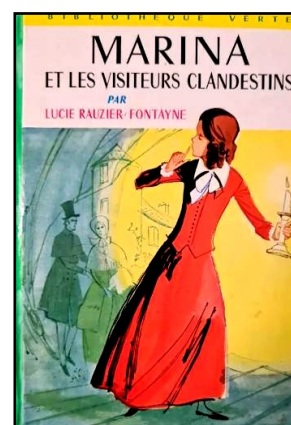
BIBLIOTHÈQUE ROSE

- ◆ La Petite Fille à la guitare (1971), illustrations de Patrice Harispe
- ◆ Une chance sur mille (1972), illustrations de Annie-Claude Martin
- ◆ La Petite Fille aux marionnettes (1973), illustrations de Patrice Harispe
- ◆ Moka, l'ourson voyageur (1974), illustrations de Pierre Dessons
- ◆ La Maison des trois girouettes (1976), illustrations d'Henriette Munière
- ◆ Le Garçon qui en savait trop (1977), illustrations de Pierre Dessons



BIBLIOTHÈQUE VERTE

- ◆ Marina et les visiteurs clandestins (1964), N° 256, illustrations de Philippe Daure
- ◆ Le Cousin du Brésil (1966), N° 294, illustrations de François Batet
- ◆ L'Invitée inattendue (1973), illustrations de Charles Popineau
- ◆ Juliette et les motocyclistes (1975), illustrations de Robert Bressy



L'Idéal-Bibliothèque a eu la faveur de Lucie Rauzier-Fontayne : pas moins de 8 titres !



Philippe Daure illustrateur

Le site officiel

Accueil / Biographie - Michel - Alice - Fantômette - Soeurs Parker - Jeunes Filles en blanc - Autres séries
- Bibliothèque Verte - Bibliothèque Rose -
Idéal bibliothèque - Grands livres - Affiches - Publicités - Disques - Mode - Costumes - Peintures - Cartes
de voeux - Inédits 1 - Inédits 2 - Contact

Idéal Bibliothèque

Editions originales cartonnées, 11 titres + 2



1956



1957



1957



1958



1966



1967



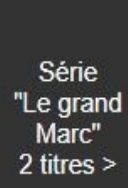
1967



1968



1970



1968

Série
"Le grand
Marc"
2 titres >

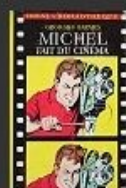


1965

Rappel
Série
"Michel"
2 titres
déjà
répertoriés
dans la
page
Michel >



1965



1966

En ce qui concerne l'illustrateur, Philippe Daure, je ne peux que vous inviter à visiter le remarquable site qui lui est consacré :

<http://philippedaure.chez.com/accueil-bio.htm>



Philippe Daure
illustrateur

Le site officiel

LISTE DES TITRES :

1. COSETTE
 2. FILLE DE GITANS
 3. BERGERE EN CRINOLINE
 4. LA MISSION DE JEANNOU
 5. UN CHATEAU EN ESPAGNE
 6. LES OISEAUX D'ELENA
 7. LE PRINCE DE DONEGAL
 8. LE GRAND OURS ET L'ENFANT
 9. MADEMOISELLE DE MORTAGNE
 10. LE GRAND MRC ET LES AIGLES NOIRS
 11. L'EQUIPAGE DU GRAND MRC
- +
MICHEL MENE L'ENQUETE
MICHEL FAIT DU CINEMA

EXPOSITION AUTOUR DE LUCIE RAUZIER-FONTAYNE

Vendredi 28 août 2021, à 18 h a eu lieu à la médiathèque de Vialas, le vernissage de l'exposition Lucie Rauzier-Fontayne, romancière, en présence de plusieurs de ses petits-enfants, émus de l'hommage rendu à leur grand-mère. Lydia Laurens, la bibliothécaire et Marie-José Barbério, une bénévole de la médiathèque, ont eu l'idée de réaliser cette exposition après avoir lu, dans l'ouvrage collectif Vialas, de la Cévenne au mont Lozère, le portrait de cette Vialassienne, auteur d'ouvrages sur le protestantisme et entre 1953 et 1977 d'une littérature pour la jeunesse, riche d'une vingtaine de livres dans les collections Idéal-Bibliothèque, bibliothèque Rose et Verte chez Hachette. Ses livres ont connu un vif succès et ont même été traduits en plusieurs langues. Cette exposition a été rendue possible grâce au texte écrit par sa petite-fille Marianne Will-Cayatte et les nombreux livres prêtés par Éric Jaeger, son petit-fils. Le public nombreux a écouté avec intérêt les témoignages et hommages qu'ont rendus les petits-enfants à leur grand-mère, évoquant le dynamisme et la générosité de cette femme active hors du commun. (MIDI LIBRE - 8 Septembre 2021)

Pierre FONTAYNE était le frère de Lucie RAUZIER-FONTAYNE

Dans le bimestriel ENFANTS daté de Janvier-Février 1959, Marc Soriano semble avoir apprécié « *La Mission de Jeannou* » à sa juste valeur. Voilà ce qu'il en dit :

«Ce roman évoque un personnage attachant d'« intercesseur » ouvrage émouvant et plein de santé.»

LES CAMISARDS

Les camisards sont des protestants français (huguenots) de la région des Cévennes et de la Vaunage, dans le Sud de la France, qui ont mené une insurrection contre les persécutions qui ont suivi la révocation de l'Édit de Nantes en 1685. De 1685 à 1700, le petit peuple protestant est lentement passé de la résignation à la révolte, et tous ses pasteurs ayant été exécutés ou mis en fuite, ils se retrouvent sans meneurs. La place des pasteurs est alors prise par des « inspirés », prophètes sans formation qui appellent parfois ouvertement à la révolte violente. La guerre des Cévennes éclate en 1702, avec des affrontements de plus en plus importants jusqu'en 1704, puis une lutte moindre jusqu'en 1710 avant une paix définitive en 1715. (Wikipédia)

VIALAS DANS L'HISTOIRE

Le temple de l'Église protestante unie de France de Vialas, bâti en 1612, est l'un des plus vieux temples de France. Alors que l'église de la paroisse était à Castagnols, il est édifié au lieu-dit Vialas qui devient avec le temps le centre de l'agglomération. Il est assuré qu'en 1636 le temple, dont la construction est achevée depuis plus de 20 ans, sert au culte ainsi qu'aux principales assemblées de la communauté telle que l'élaboration du compoix (ancêtre du cadastre). Aux environs de 1640, c'est le point central de 19 lieux habités et 280 propriétaires. Après la révocation de l'édit de Nantes en 1685 et la conversion forcée de toute la population au catholicisme, il est confisqué par l'évêque d'Uzès pour devenir la nouvelle église de la paroisse, celle de Castagnols étant ruinée. Le bâtiment est profondément transformé pour lui donner un aspect d'église par ajout de voûtes, de chapelles, d'un chœur ainsi que d'un clocher. En 1789, 90 % de la population est protestante, le bâtiment redevient temple en 1804 après la Révolution française. De style roman, il est harmonieux dans toutes ses formes, ses matériaux et son dépouillement ornemental. Il est bâti en granit, sol compris. Sa toiture est en lauze, il mesure 21 m de long et 12 m de large ; la hauteur jusqu'au clocher est de 11 mètres. Il possède un chevet circulaire, dont des vitraux datés de 1960 signés Robert Pillods (1908-1990) constituent l'ornementation. Le mobilier est ancien : la chaire est datée de 1817 certains bancs datent de 1878. On trouve au fond du temple un orgue construit entre 1974 et 1978.

Voir : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Vialas> (paragraphe « Culture et Patrimoine »)

Pierre Fontayne : une conférence sur la Résistance, prononcée au temple d'Alès à l'automne 1944

Présenté et annoté par Patrick CABANEL
Professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail

Pierre Fontayne (1899-1992) est le fils de Lucien Fontayne (1865-1946) et de Marie Bertrand (1871-1951). Le père est directeur du conservatoire de musique de Nîmes – et organiste au Grand Temple de la ville. La mère, qui avait interrompu une licence d'allemand pour se marier¹, était la sœur d'André-Numa Bertrand, le pasteur de l'Oratoire du Louvre. De leurs trois enfants, on doit signaler encore la fille aînée, Lucie (1895-1986), épouse du pasteur Pierre Rauzier, qui s'est fait un nom (Lucie Rauzier-Fontayne) avec ses romans huguenots ou pour adolescents. Pierre Fontayne a lui-même entrepris en novembre 1917 des études de théologie à la Faculté de théologie protestante de Paris, mais elles ont été interrompues par sa mobilisation en avril 1918 et sa participation à l'occupation de la Rhénanie. Au terme d'une suffragance à Meyrueis (Lozère), dans l'été 1920, il décide de renoncer au ministère et d'entamer des études de médecine à Paris puis Montpellier. Il épouse en 1921 Marguerite Jullien; docteur en médecine, il s'installe début 1927 à Alès où il ouvre un cabinet et fait beaucoup d'obstétrique; il consacre également une partie de son temps à la Société de Secours Minière. En 1949 il quitte le Gard pour Paris, où il est secrétaire adjoint de la Confédération des syndicats médicaux français puis médecin du travail à Air France.







© Texte et mise en page de Michel39 - Relecture et corrections de Paxson
© Les illustrations appartiennent à la Librairie Hachette et aux ayants droits -
Tous droits réservés © Octobre 2024